

# ESQUISSES BLIDÉENNES

## Les oliviers de Sidi Yacoub

La légende raconte que Sidi-Yacoub, noble descendant du prophète Mahomet, partit du Maroc un beau matin du mois sacré du « Choual », pour faire le pèlerinage des Lieux Saints. Au bout de quinze jours de marche, et comme il était arrivé sur la rive droite d'une rivière, il fit dresser ses tentes au milieu d'une vaste prairie qui lui plut, et dans laquelle il se promit de revenir. Le lendemain, il continua sa route vers Mekka et El-Médina, fit ses dévotions au tombeau du prophète, puis reprit le chemin de l'Ouest, le « R'arb » d'où il était venu.

Il parvint bientôt à l'endroit où il avait campé quelques semaines auparavant ; mais, quel ne fut pas son étonnement lorsqu'il constata que la prairie où il avait planté sa tente était changée en une forêt d'oliviers. Il comprit cependant que Dieu lui manifestait ainsi sa puissance et l'avertissait de se préparer à la mort. Il congédia ses serviteurs, fit ses ablutions, se mit en prières, et mourut dans la nuit « en odeur de sainteté ». On l'inhuma sur place et, sur la tombe. Dieu éleva, en quelques heures, pour montrer à tous en quelle estime il tenait le pieux Marocain, une élégante Koubba que l'on peut voir encore aujourd'hui, car elle a résisté à toutes les attaques du temps. Cette légende explique pourquoi les Arabes désignent sous l'appellation de « Zemboudj de Sidi-Yacoub ou oliviers de Sidi-Yacoub » le jardin public que les Européens appellent Bois-Sacré. D'après eux, le bon marabout étant contemporain de Mahomet, ces arbres dateraient du prophète. Tout d'abord, cela paraît un monstrueux anachronisme ; mais lorsqu'on a regardé ces vieux oliviers pendant quelques instants on n'est plus si porté à se récrier. On se dit bien que les crédules musulmans doivent se tromper de quelques siècles : puis, comme la légende est jolie, on finit par l'admettre complaisamment, et on admire, sans restriction, ces arbres qui sont certainement plusieurs fois séculaires.

Leurs troncs énormes sont tordus, bossués, contournés, pleins d'excavations d'où s'échappent vivaces un tas de plantes parasites. Ils s'accrochent au sol par de nombreuses racines qui semblent des griffes géantes, et ils envoient haut dans les airs des branches garnies de feuilles d'un vert sombre si dures, si raides, qu'on les croirait découpées dans une plaque de métal.

Mais, à ces troncs noircis par le temps, fendus par la foudre, troués

par les balles, brûlés aussi, dit-on, par les feux des bivouacs, rabougris, courbés pleins de nodosités, et semblables à des vieillards déformés par l'âge et la maladie ; à ces arbres que l'on croirait presque antérieurs au déluge, se cramponnent, s'enlacent des lianes innombrables, contournant les branches, pénétrant dans les cavités, se mêlant au feuillage. La vigne vierge, les glycines, le lierre s'enroulent autour de ces géants, et l'on dirait, à voir ainsi les feuilles vertes, les grappes mauves et rouges caresser leur écorce noircie, des enfants frais et roses grimant sur les genoux du grand-père. Autour de ces oliviers, vrais patriarches de la nature, se groupent d'autres arbres : des orangers, des citronniers au feuillage plus tendre ; çà et là, dans les massifs de roses, des haies d'aubépine, des arbustes fleurs, mais la vue de ces fleurs aux couleurs vives ne peut dissiper l'impression de tristesse vague et de recueillement qu'on éprouve dès l'entrée dans le Bois-Sacré. On parle bas, là, comme dans un cimetière ou dans une chambre de vieillards, et l'impression persiste d'autant mieux qu'on ne voit pas, comme dans les autres jardins, des enfants jouer et se poursuivre avec des rires bruyants à travers les allées et les plates-bandes. C'est à peine si, de temps en temps, on aperçoit quelques Arabes conter fleurette à des Mauresques dont l'œil noir brille sous le voile. Ils sont jeunes, ceux-là ; ils sont gais, et leurs rires accompagnent le joli tintement des bracelets de cuivre qui s'enroulent autour des chevilles de leurs amies. Ils risquent parfois un geste audacieux, et leurs mains s'égarer sous les « haïcks » ; mais ils redeviennent graves devant la Koubba de Sidi-Yacoub, dont le dôme blanc se détache sur la verdure sombre. Ils adressent un « Salam Aleïkoum » respectueux à l' « oukil », occupé à nettoyer le mausolée ou à brûler des parfums ; et, après avoir passé leurs mains sur leur figure et dans leur barbe, ils s'éloignent en marmottant d'une voix grave : « Allah il Allah, ou Mohammed ressoul Allah. »

J. DE MONTAIGLIN

Le Tell du 03/04/1897